

# De Marie de Magdala à Marie-Madeleine

## Le « Da Vinci Code »

●●● **Jean-Bernard Livio s.j.**, Villars-sur-Glâne

J'ai beaucoup aimé le *Da Vinci Code*. Pris par l'intrigue, j'ai dévoré ce polar en une nuit. Puis, quelques jours plus tard, je l'ai repris pour vérifier certaines « vraisemblances », surtout après l'énorme culot de Dan Brown qui prétend sur sa page de garde que tout ce qui se trouve dans son ouvrage « est avéré ». Je ne reprendrai pas ici l'analyse du roman pour y débusquer vérités et contre-vérités. Il s'agit d'un polar, d'un Américain de surcroît (à situer quant à ses convictions religieuses entre George W. Bush et Mel Gibson), qui ne peut pas savoir que tout près de Carouge (Genève) se trouve le Mont de Sion, et que le soi-disant Grand Maître du soi-disant Prieuré de Sion (« avéré » fondé à Jérusalem au XII<sup>e</sup> siècle !) était en réalité le président fondateur d'une association de défense des intérêts des locataires de certains immeubles à Annemasse, lui-même habitant Annecy, et qui devait, par conséquent, souvent emprunter le col du Mont de Sion pour venir défendre ses associés du bassin lémanique.

1 • Jean-Claude Lattès, Paris 2004, 574 p.

2 • Je recommande à ceux que les questions soulevées intéressent dans leur véracité historique, de lire la seule étude sérieuse et remarquablement documentée, de **Marie-France Etchegoin et Frédéric Lenoir**, *Code Da Vinci : l'Enquête*, Robert Laffont, Paris 2004, 280 p.

Toujours est-il que c'est à St-Julien, aux portes de Genève donc, qu'il a déposé les statuts du Prieuré de Sion, le 25 juin 1956 !

On pourrait continuer ainsi longtemps, car la liste est longue des aberrations romanesques du polar, qui n'enlèvent rien au piment de l'histoire.<sup>2</sup> Retenons pour aujourd'hui une question intéressante le bibliste que je suis et le croyant que j'essaie d'être : qui donc est cette Marie de Magdala, trop vite prénommée en français Marie-Madeleine ? Non pas celle de Dan Brown, mais celle des Evangiles et de la tradition chrétienne. Que sait-on d'elle ?

Parmi d'autres Marie, *Marie de Magdala* est mentionnée à douze reprises dans le Nouveau Testament : trois fois chez Matthieu, quatre chez Marc, trois chez Jean et deux fois chez Luc sous l'appellation de *Magdaléenne*.

Contrairement à Marie de Clophas (ou Cléopas - cf. Jn 19,25) qui semble désigner le nom du mari, la précision de *Magdala* désigne une petite ville de pêcheurs sur la rive occidentale de la mer de Galilée. Le terme (d'origine araméenne) peut renvoyer à une tour (*migdal* en hébreu) de défense dans les remparts de la cité.

Les fouilles entreprises à cet endroit lors des quarante dernières années ont permis aux Pères franciscains de re-

bible

*Le succès du « Da Vinci Code » de Dan Brown' est dû tant à la qualité de son intrigue qu'aux nombreuses questions qu'il a soulevées à propos des Evangiles et de l'Eglise, comme par exemple du rapport de celle-ci avec les femmes. Ainsi Marie de Magdala trouve une place prépondérante dans ce roman. Mais que sait-on d'elle en réalité ?*

donner vie à une ville coquette, port de pêche autant que cité marchande, où les marchandises exportées de la Syrie voisine reprenaient la route vers la Méditerranée et où les denrées palestiniennes rejoignaient par bateau, sur la rive d'en face, la Gaulanitide, concurrente directe de Capharnaüm mais plus juive qu'elle. Que l'on mentionne ici à titre d'exemple cette très belle mosaïque découverte dans une villa du port par le P. Virgilio Corbo ofm, où figurent les deux sources de la richesse de la ville : la pêche et le commerce des poissons que l'on y salait, puis vendait très loin vers l'intérieur de la Palestine.

### Petit portrait

Que peut-on dire de cette Marie ? D'après Luc 8,1-3, elle aurait été guérie de « sept démons » ; d'après les trois autres évangélistes, elle ferait partie d'un groupe de femmes fortunées qui ont « aidé » les disciples et Jésus dans leur apostolat, et ce jusqu'à Jérusalem où on les retrouve, encore fidèles, au pied de la croix et jusqu'au matin de Pâques.

Que dire de cette première mention : « Marie appelée la Magdaléenne, dont étaient sortis sept démons. » Pourquoi a-t-on dans les siècles qui suivirent voulu voir dans ces démons le vice, et donc jeter sur cette femme le soupçon d'une vie dissolue ? La tradition juive - suivie en cela par les évangélistes - a toujours désigné par le terme de démons des puissances maléfiques qui envahissent l'être humain (on le dit alors « possédé »), qui paralysent sa liberté et sa volonté et par là peuvent lui nuire, voire le rendre dangereux pour d'autres. Aujourd'hui, plusieurs de ces attitudes de « possession » désigneraient médi-

calement des lunatiques ou des épileptiques (cf. Mt 17,15 ; Mc 5). Matthieu (4,25) les décrit assez justement : « On amena à Jésus tous ceux qui souffraient, en proie à toutes sortes de maladies et de tourments, démoniaques, lunatiques, paralysés ; il les guérit » (cf. aussi Lc 4,40).

Jamais les évangélistes ne font le lien entre ce type de possession et une attitude morale qui pourrait être contraire à la Loi. Si donc on retient le témoignage de Luc 8, on pourrait dire que Marie a été guérie de maladies et que, par reconnaissance (c'est moi qui rajoute), elle suit son thérapeute au sein d'un groupe de femmes prêtes à l'aider. Là encore, aucune hésitation n'est possible sur le sens du terme grec employé (qui a donné le français *diaconie*) : il s'agit d'œuvres caritatives, venant de personnes fortunées.<sup>3</sup>

Le portrait se précise donc : Marie est une femme généreuse, guérie par Jésus et attachée à lui, Galiléenne comme lui, mettant son temps et ses biens à disposition de la petite communauté des disciples. C'est en leur compagnie qu'on la retrouve à Jérusalem, et alors que les hommes ont fui, seules les femmes sont encore là, au pied de la Croix, et dans l'aube de Pâques. On n'en saura pas beaucoup plus. Si ce n'est dans le très beau récit johannique de la résurrection, où le quatrième Évangile, au-delà de tout désir d'une narration historique, nous propose une méditation sur trois types de disciples : celui qui reste fidèle envers et contre tout, voire sans comprendre (Marie) ; celui, plus lourd dans tous les sens du terme, qui met du temps à accepter l'évidence (Pierre) ; celui enfin qui

3 • Voir l'excellent commentaire à ce sujet chez François Bovon, *Évangile selon saint Luc*, coll. Commentaire du Nouveau Testament, Labor et Fides, Genève 1991.

court plus vite, voit et croit (Jean). C'est toute la communauté chrétienne qui est décrite ici.<sup>4</sup>

Ainsi la description johannique nous habitue-t-elle à distinguer parmi ceux qui sont invités à suivre le Christ, ceux qui suivent avec leur tête et ceux qui suivent avec le cœur. Le disciple que Jésus aimait et Marie de Magdala font partie de ces derniers. Le quatrième évangéliste n'y est pas insensible, surtout en ce temps de persécution où il écrit. On pourrait, sans trop forcer, dire que Marie de Magdala est l'anti-Pierre : l'un est nécessaire à l'édification de la communauté, l'autre l'habite de son souffle.

## Un acte prophétique

Bien sûr, on voudrait en savoir plus sur cette Marie de Magdala : le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle est très présente dans l'entourage de Jésus, dont elle semble très proche. Est-ce pour cela qu'une certaine confusion règne dans la tradition évangélique, qui aurait quelque propension à mélanger différentes femmes du même nom ? Car on connaît encore - en plus de la mère de Jésus, jamais prénommée chez Jean - d'autres Marie, elles aussi proches de Jésus.

Ainsi la sœur de Marthe et de Lazare, Marie de Béthanie, fait-elle partie des plus intimes, au point que dans les derniers jours avant la Passion, Jésus aime à s'extraire de l'agitation de la ville pour retrouver calme et intimité chez ses amis, au-delà du mont des Oliviers. On connaît surtout la proximité des deux sœurs avec Jésus lors de la mort de leur frère ;

on se souvient peut-être moins que chez Matthieu, Marc et Jean, c'est cette même Marie qui vient oindre les pieds de Jésus, lors d'une fête organisée par son frère Lazare. Pourtant Marc (14,7-9) nous avait prédit qu'à cause de ce geste, « partout dans le monde entier on se souviendra de ce qu'elle a fait ». Signe annonciateur de la mort du Christ, Marie de Béthanie pose ainsi un acte prophétique. De même que le vase brisé ne peut plus servir, mais qu'il s'en dégage le parfum, de même le corps physique de Jésus sera déchiré pour nous en livrer à jamais le goût de vivre. Bien avant la madeleine (!) de Proust, et dans la plus pure tradition orientale, on retiendra ici l'importance de l'odeur qui réveille la mémoire.

De son côté, Luc (7,36-50) raconte aussi une histoire semblable de femme qui vient lors d'un banquet témoigner sa

bible

« Marie-Madeleine »,  
de Jan van Scorel



4 • Lire à ce sujet l'incontournable travail de **Xavier Léon-Dufour**, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, 4 vol., Seuil, Paris 1988-1996, qui allie comme peu l'ont fait la rigueur exégétique et la ferveur spirituelle.

reconnaissance à Jésus. Mais là s'arrête le parallèle. Car Luc dans ce passage veut manifester le caractère radical de l'amour (à travers le geste de cette femme, pécheresse bien connue de tout ce monde d'hommes !) qui va ouvrir sur l'acte le plus créateur et par là le plus divin : le pardon. Aucune possibilité de confondre cet épisode avec d'autres, certes semblables, ni surtout d'assimiler cette femme pécheresse à la Marie dont il est question plus haut. Mais si on voulait trouver un quelconque parallèle dans l'Évangile, ce serait au chapitre 8 de Jean : encore une histoire de femme pécheresse au milieu d'un cercle essentiellement masculin !<sup>5</sup>

## Marie-Madeleine

Et pourtant ! Il y a eu amalgame, puisque si souvent on parle, jusque dans nos manuels de catéchisme, de « Marie-Madeleine la pécheresse ». Précisément, il y a eu dérapage quelques siècles plus tard entre Marie de Magdala et Marie-Madeleine (jamais mentionnée comme telle dans les Évangiles). Si la tradition chrétienne va rapidement développer toute une intelligence de la foi autour du personnage de Marie, la mère de Jésus, les témoignages sont quasi inexistantes en Occident en ce qui concerne Marie de Magdala, tant chez les Pères de l'Église que dans l'iconographie.

Pourtant, à y regarder de plus près, on pourrait retrouver sa trace dans le beau commentaire du *Cantique des cantiques* d'Hippolyte (fin du II<sup>e</sup> siècle, début du III<sup>e</sup>). Décrivant l'inquiétude qui naît chez la bien-aimée de son incapacité à rejoindre « celui que mon cœur aime », il en vient à comparer la Sulamite du Cantique et la Marie-Madeleine de Jean, toutes deux cherchant dans un « jardin ». Cela amène Hippolyte à nous rappeler

cet autre jardin où fuyait Eve devant son Créateur. De façon allégorique, le « ne me touche pas, mais... » (faussement traduit alors par saint Jérôme)<sup>6</sup> signifie que Marie doit aller annoncer à l'humanité entière la fin de la malédiction née de la première Eve.

Mais si en Orient, on peut repérer dès les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles une vénération pour Marie de Magdala comme une des vraies disciples du Christ, l'Occident ne sera guère proluxe sur la Galiléenne. Il faut toutefois constater que les plus grands commentateurs n'ont jamais proposé l'ombre d'un amalgame entre les différentes Marie, et que la Magdaléenne reste bien typée dans son rôle de disciple par excellence, aussi bien chez Ambroise de Milan, Jérôme ou Hilaire de Poitiers. Même Tertullien (peu enclin, par ailleurs, à faire des cadeaux aux femmes !) lui reconnaît un rôle de prédilection.

Que s'est-il donc passé ? Un véritable « coup de force »,<sup>7</sup> que l'on doit à un pape du VII<sup>e</sup> siècle, Grégoire le Grand, qui se sent la vocation d'un « réformateur » après les bouleversements qui agitent l'Occident avec l'invasion des Barbares. Pour sa mission d'évangélisation, Grégoire a besoin d'« inventer » un personnage haut en couleurs : ce sera Marie-Madeleine, seule capable de réunir en elle le pardon et la réconciliation.

5 • Jn 8 : un texte qui semble bien ne pas être de l'auteur du 4<sup>e</sup> Évangile, mais qui aurait été rajouté très tôt par la tradition chrétienne.

6 • Jérôme propose dans sa *Vulgate* de rendre par *noli me tangere* (ne me touche pas) le grec qui disait « ne me retiens pas », ce qui invite à dépasser le fusionnel pour l'ouverture aux autres et la joie partagée.

7 • Selon l'expression si juste de Régis Burnet à qui l'on doit l'excellent petit livre *Marie-Madeleine. De la pécheresse repentie à l'épouse de Jésus*, Cerf, Paris 2004, 138 p. (voir la recension, in *choisir* n° 550, octobre 2005, p. 42).

Reprenant l'allégorie du Cantique des cantiques chez Hippolyte, il écrit : « Le bien-aimé, nous le cherchons sur notre couche, lorsque dans le si bref repos de cette vie présente, nous soupirons avec désir après notre rédempteur. » Ainsi la communauté chrétienne cherche-t-elle son Seigneur et Marie-Madeleine nous en montre le chemin : « C'est nous que représente cette femme, si, de tout notre cœur, nous revenons au Seigneur après nos péchés, si nous imitons le chagrin de sa pénitence. »<sup>8</sup> Voilà donc Marie de Magdala devenue la femme pécheresse, la femme du matin de Pâques confondue avec celle de mauvaise vie.

Il faudra des siècles, et surtout le retour au texte même de la Bible avec la Réforme, pour redonner sa vraie place à ce disciple exemplaire, par trop femme pour la théologie scolastique du Moyen-Age, par trop proche de Jésus pour les moralistes récents, par trop humaine pour laisser les peintres indifférents, par trop fragile pour ne pas attirer cinéastes de péplums sanguinolents ou romanciers de polar.

Mais pourquoi donc, aujourd'hui encore, en rester à cet amalgame fâcheux ? Aurait-on peur du réalisme de l'incarnation ? Jésus n'a-t-il jamais aimé une femme ? Rien ne nous permet de le préciser, même si partisans ou adversaires se partagent au long des siècles en fonction des prélectures théologiques qu'ils font de Celui qu'ils désignent pourtant comme Parole de Dieu enfouie en notre humanité.

Un mot encore sur le passage habilement maltraité par Dan Brown, à partir duquel il fonde toute son argumentation sur l'intimité entre Jésus et la Marie-Madeleine qui « s'embrassaient

sur la bouche ». Ce texte est tiré d'un écrit gnostique copte très ancien, peut-être du II<sup>e</sup> siècle, l'Évangile de Philippe, découvert à Nag Hammadi en 1945. C'est une sorte de compilation de plusieurs écrits, présentant une série de sentences dont certaines sont attribuées à Jésus, sans grande cohérence et, contrairement aux Évangiles, sans souci de présentation de l'enseignement du Maître.

### Souffle de vie

Or toutes les images employées dans cet écrit, qui nous semblent aujourd'hui tirées du vocabulaire amoureux (comme étreinte, baiser, noces), sont à comprendre dans l'esprit même de la religion des ancêtres pharaoniques où le souffle passait par la bouche (l'ouverture de la bouche, acte rituel nécessaire pour qu'un mort accède à la Vie). C'est donc par un échange de baisers que Jésus transmet à ses disciples, et à Marie-Madeleine en tout premier lieu, le souffle nécessaire pour entrer dans la vraie Vie. Citons un passage : « L'homme accompli devient fécond par un baiser et c'est par un baiser qu'il fait naître. C'est pourquoi nous nous embrassons les uns les autres et nous nous donnons mutuellement naissance par l'amour qui est en nous. » En cela, il est vrai, Marie de Magdala est présentée comme le disciple par excellence.

Reste que le machisme dès Grégoire le Grand a fait taire Marie dans l'Église d'Occident, lui retirant son rôle de disciple pour la cloisonner dans celui de la « belle » pécheresse, puisque cela va avec, et d'autant plus pécheresse qu'il devient nécessaire de prouver par là l'immense bonté d'un Dieu (très masculin !).

J.-B. L.

8 • Grégoire le Grand, *Homélies sur les Évangiles*, cité par Régis Burnet, op.cit.